

## Élisabeth Badinter et Richard Malka : « Le retour de l'antisémitisme fut un choc pour Robert Badinter »

GRAND ENTRETIEN. Robert Badinter entre au Panthéon le 9 octobre. Son épouse, la philosophe Élisabeth Badinter, et son ami l'avocat Richard Malka évoquent son héritage. Propos recueillis par Nicolas Bastuck et Valérie Toranian. Publié le 01/10/2025 à 19h30

Les fenêtres de son bureau donnent sur le Panthéon, où reposent les héros de la famille : Victor Schœlcher, auteur du décret de 1848 abolissant l'esclavage ; Victor Hugo, fervent abolitionniste ; Émile Zola, défenseur d'Alfred Dreyfus, sans oublier Simone et Antoine Veil, qui furent leurs amis dans la vie... Dans quelques jours, le 9 octobre, son époux Robert, disparu il y a un an et demi, reposera aux côtés de Condorcet, ce philosophe des Lumières qu'elle affectionne tant, et dont elle et son mari s'étaient fait les biographes.

Robert Badinter est celui qui, le 9 octobre 1981, a effacé le terrible article 12 du Code pénal (« Tout condamné à mort aura la tête tranchée ») au terme d'un combat acharné dans les cours d'assises et au Parlement. Au ministère de la Justice, au Conseil constitutionnel puis au Sénat, son héritage politique est considérable. Au-delà de l'abolition restent toutes ces lois qu'il a portées pour renforcer les droits des victimes, offrir à chaque citoyen la possibilité d'un recours individuel devant la Cour européenne des droits de l'homme, abolir les discriminations entre hétérosexuels et homosexuels (une vieille loi de Vichy), améliorer la condition des prisonniers et assurer l'égalité des époux dans les régimes matrimoniaux.

Le retour de la guerre et la résurgence de l'antisémitisme, plus virulents encore après les attaques du 7 octobre 2023, épouvantaient Robert Badinter, dont une partie de la famille a péri dans les camps de la mort. Auschwitz n'a donc pas mis fin aux « forces mauvaises qui ont coûté au peuple juif tant de larmes et de morts, au long des siècles », et cette réalité le hantait. Ce fut son dernier combat.

Avec l'avocat Richard Malka, l'ami dont elle partage les engagements depuis la première affaire des caricatures de Mahomet dans Charlie Hebdo, en 2007, Élisabeth Badinter évoque la mémoire et le legs de son époux. Mais aussi les défis de notre temps, qui menacent les valeurs qu'ils ont défendues ensemble avec tant d'ardeur.

### **Le Point : Dans quelques jours, jeudi 9 octobre, Robert Badinter entrera au Panthéon. Que ressentez-vous à cet instant ?**

**Élisabeth Badinter** : C'est un grand honneur, un hommage très rare, même si, à cette heure, je ne peux m'empêcher de penser que Robert fut un temps le ministre le plus haï de la V<sup>e</sup> République. Les partisans de la peine de mort, peut-être encore nombreux après l'abolition [le 9 octobre 1981, NDLR], se montraient très agressifs à son endroit. En 1983, des centaines de policiers ont manifesté sous les fenêtres du ministère au cri de « Badinter assassin ! » ; nous recevions des lettres horribles, ses ennemis l'avaient surnommé « le ministre des voyous ».

### **En était-il affecté ?**

**É. B.** : Beaucoup moins que moi... Aujourd'hui, nous serions protégés davantage contre de telles menaces. Mais c'était une autre époque. Il y avait beaucoup moins d'agressions civiques, même si une bombe artisanale fut posée sur notre palier...

## **Et vous, Richard Malka, qui étiez son ami, que ressentez-vous à quelques jours de la cérémonie de panthéonisation de Robert Badinter ?**

**Richard Malka** : Je me dis que sa place est là. Il était la dernière grande conscience de notre époque, je ne vois pas très bien qui pourrait jouer ce rôle aujourd'hui. C'est d'abord cela qu'il incarne à mes yeux. Robert Badinter était l'un de mes maîtres à penser. Je l'admirais profondément. Il était une source inépuisable de richesse intellectuelle et d'enseignement.

## **Que reprenez-vous de lui ?**

**R. M.** : Tant de choses ! C'était un amoureux du droit, capable de se passionner pour une infime question juridique et d'en discuter durant des heures. S'il était l'immense avocat que nous connaissons, il était aussi un professeur de droit avec un rapport passionnel à la science juridique. Il avait surtout une culture universelle qu'on ne rencontre plus aujourd'hui. C'est un grand intellectuel que nous célébrons.

## **Robert Badinter reposera bientôt aux côtés de Voltaire, de Rousseau et de Condorcet... Diriez-vous qu'il était un homme des Lumières ?**

**É. B.** : Nous avons signé ensemble une biographie de Condorcet [*Condorcet. Un intellectuel en politique*, 1988, Fayard]. En travaillant sur ce livre, j'ai été stupéfaite de voir à quel point les combats de ce philosophe des Lumières étaient les siens. Des combats qui n'ont jamais été aussi actuels...

## **À quels combats pensez-vous ?**

**É. B.** : Le premier qui me vient est le féminisme, l'égalité des sexes, les filles et les garçons à l'école, publique et laïque. Condorcet avait milité pour que les femmes puissent devenir députées, et on lui avait objecté que ça poserait un problème dans l'éducation des enfants.

## **« Qui va s'occuper des enfants ? »**

**É. B.** : Pas tout à fait. [Sourire.] Plutôt : « Qui va les nourrir ? » Et Condorcet avait répondu : « Elles les nourriront à l'Assemblée. » À l'époque, une telle idée paraissait totalement loufoque. Mais les principaux combats qui l'animaient étaient la lutte contre le racisme, la défense des Juifs et des minorités, l'engagement contre la traite des Noirs, etc. La laïcité, aussi, ce combat si difficile à mener aujourd'hui...

**R. M.** : Aucune liberté, aucun droit n'est acquis pour l'éternité : ni l'abolition, ni le droit des femmes à avorter, ni la démocratie – la laïcité et la liberté d'expression encore moins. En 2007, Élisabeth est venue témoigner en faveur de Charlie Hebdo au procès des caricatures de Mahomet. Puis est venue l'affaire Baby-Loup [Élisabeth Badinter avait pris une position très ferme en faveur de cette crèche qui s'était séparée d'une employée qui refusait d'ôter son voile islamique durant son travail]. On en parlait beaucoup, et je vais vous faire une confidence : je trouvais à l'époque Élisabeth trop pessimiste. C'est pourtant elle qui avait raison... Le mouvement était amorcé et on était en train de perdre la partie. Tout n'est pas perdu, notre peuple, plus qu'aucun autre, a toujours manifesté son soutien aux valeurs universalistes mais nous sentons tous ce courant contraire, puissant et mauvais qui agite le pays.

**É. B.** : Je suis mal à l'aise dans mon pays en ce moment, et si triste. Cette impression que tout est à recommencer, que nos valeurs sont devenues inaudibles...

**R. M.** : Nous avons basculé dans une société plus dure, brutale, moins libre, plus antisémite, moins laïque, et tout cela va ensemble. Robert Badinter incarnait ces valeurs républicaines que nous voyons s'éloigner et qu'Élisabeth continue à défendre. Les Badinter, c'est le couple des Lumières.

**É. B.** : J'aimerais bien ! [Sourire.]

**Partagiez-vous les mêmes combats que ceux de votre époux ? On a le sentiment que la défense de la laïcité fut davantage le vôtre...**

**É. B.** : Il n'y avait pas l'épaisseur d'une feuille de papier à cigarette entre nos deux visions du monde. Une seule fois, nous avons eu un petit moment de discussion, un soir à table avec les enfants, qui comptaient les coups. [Sourire.] Robert pensait qu'il fallait respecter la décision du Conseil d'État [du 27 novembre 1989] concernant les collégiennes voilées de Creil [la haute juridiction avait estimé que le port du voile islamique n'était pas, sous réserve de certaines limites, incompatible avec le principe de laïcité]. À mes yeux, c'était absolument incohérent. Nous avons eu un petit débat, ça a tout de même duré une demi-heure, et puis c'était fini ! Je n'ai pas d'autres souvenirs de discussions visant à convaincre l'autre sur un quelconque sujet. Ce fut le seul.

**De tous ses combats, on retient d'abord l'abolition de la peine capitale. Il resta à jamais marqué par la mise à mort de son client Roger Bontems, qu'il accompagna jusqu'à l'échafaud, à l'aube du 28 novembre 1972, à la prison de la Santé, à Paris. Dans « L'Exécution », Robert Badinter raconte que vous l'avez accompagné dans cette épreuve lugubre où il vit « un homme coupé en deux ». Vous l'attendiez au coin du boulevard Arago...**

**É. B.** : Quoi de plus normal ? Très gentiment, le meilleur ami de Robert, Charles Salzmann, m'avait accompagnée pour aller le chercher...

**Que vous a-t-il dit lorsque vous l'avez retrouvé ?**

**É. B.** : Pas un mot. Il n'a pas dit un mot et nous ne lui avons posé évidemment aucune question. Quelques heures après, il est allé faire cours à ses étudiants.

**Jusqu'en 1980, il défendit ensuite plusieurs condamnés à mort rejugés après avoir bénéficié d'une cassation – six au total, qu'il sauva à chaque fois de la guillotine. Il vous aurait confié, au retour d'un de ces procès : « Ou Mitterrand est élu et il y aura l'abolition, ou Giscard est réélu et je claquerai du cœur à l'audience. »**

**É. B.** : Il a dit ça, c'est vrai. C'était après le procès de Norbert Garceau [en 1980, à Toulouse], le dernier condamné que Robert eut à défendre contre la peine de mort. Au fil du temps et des procès, la crainte était que les jurés et le public se disent : « À nous, il ne va pas nous la faire. » Robert y mettait de plus en plus de sa personne, au risque de compromettre sa santé.

**Parmi ces procès auxquels vous avez assisté, quel est celui qui vous a le plus marquée ?**

**É. B.** : Celui de Patrick Henry, en 1977. François Binet, qui était son collaborateur, a dit en l'écoutant plaider qu'il était comme « possédé ». C'était tout à fait ça. Après le verdict, nous sommes comme d'habitude sortis par une porte dérobée, encadrés de deux gendarmes, car la foule était très agressive. Robert s'est couché sur la banquette arrière. Il s'est immédiatement assoupi et a dormi tout le long du trajet. Il était exsangue.

**Dans l'histoire personnelle de Robert Badinter, où s'enracine cette passion de la justice qui l'animait ?**

**É. B.** : C'est une question difficile...

**Longtemps, Robert Badinter a tu son histoire et celle de sa famille. Et puis on a le sentiment qu'elle a fini par le rattraper. Le 9 février 1943, son père, Simon Badinter, est arrêté à Lyon lors d'une rafle dirigée par Klaus Barbie, avant d'être déporté et assassiné au camp d'extermination de Sobibor (Pologne), dans le convoi n° 53 du 25 mars 1943 Robert s'est éteint un 9 février, en 2024. Troublante synchronicité du destin...**

**É. B.** : C'est vrai, et je ne me l'explique pas. Vous avez raison, Robert a mis longtemps avant de s'exprimer sur la Shoah, ces années de persécution qui ont emporté son père, son oncle (mort à Auschwitz) et une de ses grands-mères. À la maison, il en parlait de temps en temps. En public, c'est venu plus tard.

**Quel a été le moment de bascule ?**

**É. B.** : Il est allé très tôt se recueillir à Auschwitz, mais le moment de bascule a eu lieu lorsqu'il a visité le camp de Sobibor, où son père a sans doute été gazé dans les vingt-quatre heures qui ont suivi l'arrivée de son convoi. Robert devait avoir une cinquantaine d'années, il était allé sur place, il voulait voir. À partir de là, il a commencé à en parler publiquement.

**R. M.** : J'ai connu Élisabeth et Robert en 2007, à la faveur du procès des caricatures, et ce fut immédiat : dès nos premiers échanges, Robert m'a parlé de la Shoah. Après trois conversations, il m'a fourni une liste de livres à lire de toute urgence. Il en parlait tout le temps. Pas un repas, pas une discussion sans qu'il y fasse référence. Cette histoire tragique, celle de sa famille, fut durant toute sa vie structurante, déterminante, y compris dans ses engagements, et il y avait chez lui un besoin viscéral de transmettre.

**« L'évocation de la Shoah, disait-il dans un discours du 8 octobre 1989 au Mémorial du martyr juif inconnu, est toujours pour nous [les Juifs] une souffrance que chacun doit s'appliquer à maîtriser. » Que voulait-il dire ?**

**É. B.** : Qu'il ne fallait pas que la mort l'emporte, qu'elle prenne le dessus. Si on en reste à cette douleur, inguérissable, on est emporté vers la mort.

**R. M.** : C'est dans cette perspective, je crois, que s'inscrit son combat contre la peine de mort. Un combat pour la vie.

**Sans doute est-ce cette pulsion de vie qui lui a donné la vitalité nécessaire pour mener ses combats. L'adolescence tragique qui fut la sienne n'a-t-elle pas convaincu Robert Badinter de vivre intensément, quitte à enfouir ses blessures au plus profond ? Ses camarades de fac le surnommaient « Mister Joie de vivre » !**

**R. M.** : Sans doute est-ce le seul Ashkénaze qu'on ait jamais surnommé comme ça ! [Rire.]

**É. B.** : Je crois que ce surnom lui vient de l'université Columbia, aux États-Unis. Il avait 20 ans et était boursier. La guerre était terminée, il s'est retrouvé plongé dans ce nouveau monde enthousiasmant. Une terre promise !

**Cette joie de vivre, vous l'avez partagée avec lui ?**

**É. B.** : Je n'ai pas connu les débordements de rigolade de ses 20 ans [elle rit], mais bien sûr que Robert aimait rire.

**En même temps, il est resté toute sa vie un « homme en colère » contre la bêtise et la cruauté des hommes. Ses colères pouvaient être homériques... Vous souvenez-vous de son cri, en juillet 1992, pour le 50e anniversaire de la rafle du Vél' d'Hiv ? « Vous m'avez fait honte ! » lança-t-il aux membres de la communauté juive après leurs sifflets contre Mitterrand – qui refusait de reconnaître la responsabilité de la France dans la déportation des Juifs, en 1942.**

**É. B.** : Ah ça, je ne l'ai pas oublié ! Robert était outré, ulcéré que l'on ait pu manifester pour des raisons politiques dans un lieu à ses yeux sacré où le pire s'était produit. Il leur a dit : « *Les morts nous écoutent.* » À ce moment précis, il pensait à sa grand-mère, j'en suis certaine.

## **Ne voulait-il pas aussi protéger son ami François Mitterrand ?**

**É. B.** : Non, définitivement non. Dans ce moment, il n'a pas Mitterrand dans la tête mais son propre passé.

## **Le passé vichyste du président Mitterrand, sa proximité douteuse avec certains personnages, comme René Bousquet, secrétaire général de la police sous Vichy, ont-ils pu ternir l'amitié et l'admiration qu'il avait pour le président ?**

**É. B.** : Robert ne croyait pas du tout à cette histoire d'amitié entre Bousquet et Mitterrand, durant la guerre. À ce dernier il a écrit ce qu'il avait à lui dire dans une lettre que je n'ai pas lue. Il a dit ensuite qu'il s'en tiendrait là, et c'est ce qu'il a fait.

## **Robert Badinter se montra, toute sa vie, affecté par la « douloureuse histoire » du barreau de Paris, sous l'Occupation, et les compromissions de ses dignitaires pour en « chasser » les avocats juifs. il en était arrivé à cette triste conclusion : « Le Conseil de l'ordre a participé, à tous les stades, à l'exclusion des avocats juifs [...]. Le Barreau, que ses principes auraient dû protéger du poison de l'antisémitisme, en était aussi infecté »...**

**R. M.** : Il se montrait d'autant plus sévère qu'il adorait ce métier. S'il y avait une profession qui aurait dû s'élever contre l'ignominie faite aux Juifs, c'est celle d'avocat. Ça n'a pas été le cas.

**É. B.** : À cette époque, la plupart des avocats étaient issus de la bourgeoisie, et souvent de la droite dure qui nourrissait un formidable mépris à l'égard des Juifs.

## **Il n'a pas adhéré au discours du Vél' d'Hiv prononcé le 16 juillet 1995 par Jacques Chirac, qui déclara que « la France, ce jour-là [la rafle du Vél' d'Hiv], accomplissait l'irréparable ». « Des mots irréparables », avait répliqué Robert Badinter, qui considérait que Vichy n'était ni la France ni la République. Étiez-vous en désaccord, sur ce point ?**

**É. B.** : Aucunement. En disant cela, Chirac laissait entendre que tous les Français s'étaient mal conduits, ce qui n'a pas été le cas, tant s'en faut, même si beaucoup de lettres de dénonciation ont été expédiées durant ces années sombres. Par son intervention, Robert a voulu se souvenir de tous ceux qui étaient restés français en résistant, en protégeant et en sauvant des Juifs, même s'ils étaient minoritaires.

**R. M.** : Une anecdote à ce sujet : lorsque j'ai adapté Idiss en bande dessinée [le livre que Badinter publia en 2018, en hommage à sa grand-mère], Robert m'a suggéré une correction. J'avais écrit que sa famille, exilée de Bessarabie, avait choisi la France pour la déclaration de 1789, la réhabilitation de Dreyfus, etc., et il m'a repris : « Écrivez la République, car la France, c'est plus compliqué. » Il faisait bien la distinction.

**É. B.** : Il n'oubliait pas, tout de même, que la France fut le premier pays d'Europe à avoir accordé la citoyenneté aux Juifs.

## **À propos de la République, comment se porte-t-elle, selon vous ?**

**É. B.** : Mal. Enfin non, je ne vais pas dire les choses comme ça. Disons plutôt qu'elle m'apparaît comme désarmée, ne sachant plus combattre par les lois la résurgence de certains périls, l'antisémitisme en premier lieu. Il y a toujours eu des antisémites dans des groupuscules d'extrême droite, mais là, ce fut un choc.

## **De quoi voulez-vous parler ?**

**E. B.** : Des massacres du 7 Octobre et des manifestations propalestiniennes qui se sont ensuivies, en France. Voir et entendre s'élever, parmi cette jeunesse, des cris tels que « Mort aux Juifs ! » m'a littéralement stupéfiée.

Pour Robert aussi, ce fut un choc, comme pour tous les Juifs de France. À partir de là, quelque chose a changé dans son regard. La gauche qu'il avait connue et aimée le trahissait et prenait, à propos de l'antisémitisme, la place de l'extrême droite. Plus le temps passe, plus cet antisémitisme, que certains qualifient « d'atmosphère », me paraît virulent.

**Dans un discours à l'École normale supérieure le 10 mars 2015, Robert Badinter se disait déjà « stupéfait » d'avoir entendu dans les rues de Paris des manifestants propalestiniens hurler « Mort aux Juifs » : « À mon âge et ayant vécu ce que j'ai vécu, jamais, vous m'entendez, jamais je n'[y] aurais cru ! »**

**É. B.** : Ça l'avait surpris, certainement, et affecté, mais il ne se sentait pas menacé en tant que Juif. L'angoisse est venue après le 7 octobre 2023...

**Considérerait-il, comme vous l'avez dit, qu'une partie de la gauche venait de trahir ses idéaux sur la question de l'antisémitisme, comme elle le fit sur la laïcité et le féminisme ?**

**É. B.** : Sur l'antisémitisme, c'est certain. Entendre de tels propos chez certains membres se revendiquant d'un courant dont il avait été partie prenante fut pour lui un choc et un chagrin immenses. Il ne comprenait pas ce qui se passait, comme la plupart d'entre nous... Ça va très vite, je trouve, cette montée en puissance de l'antisémitisme...

**R. M.** : L'antisémitisme honteux de l'extrême droite est devenu vertueux en passant à gauche. On change de monde...

**É. B.** : Et de valeurs...

**R. M.** : Et de valeurs. « Sale Juif », ça s'adresse aux Juifs mais ça veut dire aussi « sale journaliste », « sale juge », « sale liberté », « sale démocratie », « sale République »...

**É. B.** : Sans compter que nous ne sommes pas les seuls. Une grande partie de l'Europe est contaminée. Nous sommes au cœur de la démocratie occidentale, et l'antisémitisme éclate de partout, sans vergogne.

**R. M.** : Il y a toujours eu un antisémitisme d'extrême gauche, simplement on l'avait oublié.

**É. B.** : Depuis Proudhon...

**R. M.** : Et même avant. Depuis la Révolution, et tout au long du XIXe siècle, parce qu'on associe les Juifs à l'argent.

**É. B.** : J'ai été frappée par cette image, prise lors des manifestations du 10 septembre dernier. Une femme tenant à la main un drapeau tricolore est exfiltrée des cortèges de la Bastille. En arrière-plan, sur la colonne de la Bastille, on lit cette inscription en rouge : « Rothschild hors de nos vies, hors de nos lois. » La combinaison de ces deux éléments m'a frappée.

**Il y a quelques jours, Richard Malka, vous plaidiez pour le philosophe Raphaël Enthoven, poursuivi pour injure par LFI après avoir déclaré sur les réseaux sociaux que ce parti était « passionnément antisémite ». Et vous avez soutenu ceci : « Jean-Luc Mélenchon a réhabilité l'antisémitisme. C'est son œuvre la plus importante [...]. Après Auschwitz, c'est un tragique exploit qui présage de temps obscurs pour tous. »**

**R. M.** : Ce procès était important et pose une question : est-on encore libre, dans ce pays, de dire ce qu'on veut d'un parti politique et de son positionnement idéologique ? On constate que ce sont les plus violents qui se déclarent offensés et saisissent les tribunaux, ce qui est assez glaçant.

Eh bien nous, nous le disons : depuis la Seconde Guerre mondiale, LFI est le premier grand parti, de gauche qui plus est, à cocher toutes les cases de l'antisémitisme. Theodor Adorno pensait qu'après Auschwitz on ne pourrait plus écrire de la même manière. Au fond, il avait tort.

**É. B.** : On le sait tous, malheureusement.

**R. M.** : Mélenchon est le premier homme politique à avoir osé ressusciter le mythe du « peuple déicide », depuis Vatican II. C'est fou ! S'agit-il d'un calcul politique ? Est-ce par dépit ? S'agit-il d'une croyance profonde ? Une pulsion de mort ? Sur presque tous les sujets – les Juifs, la laïcité, l'universalisme... –, Jean-Luc Mélenchon dit à peu près l'inverse de ce qu'il défendait il y a quinze ans. Lui qui parvenait à débusquer l'antisémitisme le plus subliminal parle aujourd'hui d'un « antisémitisme résiduel » alors que le phénomène explose et que la France est le seul pays d'Europe où des Juifs ont été tués parce que juifs, en faisant leurs courses ou dans des écoles maternelles. Il est à l'origine d'une désinhibition de l'antisémitisme.

### **Que voulez-vous dire ?**

**R. M.** : Il y a, chez les militants de la gauche radicale, une ignorance assez massive, voire une inculture totale sur l'Histoire et autour de ces questions. Beaucoup n'ont sans doute pas conscience de véhiculer des préjugés antisémites ou des amalgames du type : juif = sioniste = génocidaire. Ils sont devenus antisémites à leur insu.

**Devant les jeunes normaliens, dans son discours du 10 mars 2015, Robert Badinter avait repéré l'instrumentalisation que l'on pouvait faire du conflit israélo-arabe en France : « Au nom d'un conflit qui est tout à fait hors de notre contrôle, et qui se déroule à des milliers de kilomètres, est ici revendiqué, sous le nom d'antisionisme, ce qui n'est qu'une des formes de l'antisémitisme. » Quel lien entretenait-il avec Israël ?**

**É. B.** : Une partie de sa famille éloignée s'y est installée après la guerre. Il n'a jamais considéré ce pays comme sa seconde patrie ; jamais il n'y a vu une « terre de refuge ». Robert éprouvait sympathie et solidarité pour Israël, mais il n'a jamais songé à s'y établir. Français avant tout.

**R. M.** : Je n'ai pas le souvenir qu'il ne m'ait jamais parlé d'Israël, si ce n'est comme le prolongement de l'histoire de la Shoah. La confusion que vous évoquez entre antisionisme et antisémitisme, bien que désespérante, est assez documentée. On a fait condamner Soral et Dieudonné pour ça. Le malheur, c'est que Netanyahu fait la même chose à front renversé quand il accuse le président et le gouvernement français d'être antisémites. Lui aussi entretient l'amalgame et la confusion, à des fins d'instrumentalisation. Et comme d'habitude, les gens de raison sont pris entre ces feux croisés.

### **Et après le 7 Octobre, en parlait-il davantage ?**

**É. B.** : Il était anéanti. Il disait : « Ce n'est pas possible que ça puisse recommencer. » Il a tout de même eu cette phrase, peu avant de mourir : « Il faut se tenir prêt à partir à temps... » Il avait donc tout relié... Qu'est-ce que ça veut dire, « à temps » ? C'est un point qui m'interroge beaucoup...

**R. M.** : J'ai essayé plusieurs fois d'en parler avec lui mais je sentais une grande réticence. C'était trop douloureux. Il n'y parvenait pas. Il ne pouvait pas et il me répondait sur l'Ukraine.

### **Et que disait-il de l'Ukraine ?**

**É. B.** : Il la défendait avec fougue ! Il a même publié un livre contre Poutine, qu'il rêvait de traduire devant la Cour pénale internationale.

**R. M.** : Ah ça, il était à fond !

**Retour de la guerre et résurgence de l'antisémitisme... Sans doute Robert Badinter n'est-il pas parti serein... Quels souvenirs conservez-vous de ses derniers jours ?**

**É. B.** : Je ne répondrai pas à cette question, c'est privé.

**Reste que cet homme, qui aimait tant la République, a vu resurgir une chose qui lui paraissait impensable : l'antisémitisme. Qu'est-ce qui a failli, selon vous ?**

**É. B.** : Je ne sais pas répondre, c'est une question que je me pose en permanence. Que s'est-il passé ? Je pense que les programmes d'histoire actuels sont très mal faits et que les jeunes la connaissent très mal. Et puis, il faut le dire, il y a aussi la montée de l'islamisme radical, qui interdit que l'on parle de la Shoah aux enfants. Cette pression exercée sur l'Éducation nationale pour qu'elle ne soit pas enseignée n'est pas le moindre facteur. L'alliance objective de l'extrême gauche avec ces islamistes est une des raisons qui expliquent où nous en sommes. Le diable n'est plus le terroriste islamiste mais l'Israélien et le Juif d'aujourd'hui.

**R. M.** : Comme Élisabeth, je m'interroge du soir au matin sur ce qui n'a pas fonctionné. Bien sûr, il y a Rima Hassan et quelques autres porte-drapeaux, mais j'observe qu'à Sciences Po aussi, au sein de la bonne bourgeoisie, s'expriment nombre d'antisémites. Ce sont eux qui m'effraient le plus car ils sont éduqués, ils ont fréquenté les bonnes écoles. Jean-Luc Mélenchon a aboli le surmoi, en la matière. Désormais, il est possible d'être fièrement antisémite. Comme l'a dit Michel Hazanavicius, c'est devenu « cool ». Charles Maurras disait la même chose : l'antisémitisme a ceci de merveilleux qu'il est la réponse à tout.

**Vous plaidez encore il y a quelques jours dans le procès face à LFI : « Il en va ainsi de l'antisémitisme. Au mieux, il saute une ou deux générations mais finit toujours par renaître de ses cendres, sous une forme ou une autre, venant d'une religion ou d'une autre, de droite ou de gauche. Là où on ne l'attend pas. Aucune haine ne mute aussi bien que celle du Juif. » À quelle source s'abreuve-t-elle aujourd'hui ?**

**R. M.** : Il me semble que l'on paie toujours l'horreur de la Seconde Guerre mondiale. L'antisémitisme d'aujourd'hui puise ses racines dans la Shoah, qui a fait naître une sensibilité, une conscience pour la défense des minorités sauf – et là est l'incroyable paradoxe – la minorité juive, pourtant la plus faible numériquement et la seule dont les enfants et les grands-mères sont assassinés. On protège tous les damnés de la terre... sauf les Juifs. C'est fascinant ! Il y a aujourd'hui, chez nous, cette haine de soi et de l'Occident dont le Juif est devenu la pointe avancée, le « super Blanc ». Donc l'ennemi.

**É. B.** : C'est tout à fait ça ! Cette vision du colonisateur, de l'opresseur, du dominateur, du « super Blanc », comme le dit Richard, se diffuse partout en Europe, en Espagne, aux Pays-Bas...

**La judéité de Robert Badinter semblait davantage tenir à l'identité, à la mémoire, à la transmission qu'à la croyance religieuse. Il se présentait comme « un Juif de Kippour », qui ne fréquentait la synagogue qu'une fois l'an, pour honorer les siens.**

**É. B.** : Oui, tout à fait. Pour ma part, je ne le revendique pas mais je le confesse !

**Revenons-en à la panthéonisation. Comment vous préparez-vous à la cérémonie de réception de votre époux ?**

**É. B.** : Ce sera une récompense magnifique, celle de la France à l'égard de ce petit Juif issu d'une famille très modeste. Son père travaillait la fourrure et ses oncles vendaient avant la guerre les restes de boulangerie invendus. Imaginez le parcours que ça représente...

**R. M.** : Il va reposer aux côtés de son cher Victor Hugo.

**É. B.** : Pas tout à fait ! Quand on m'a demandé où je souhaitais qu'il repose, j'ai répondu que son vœu aurait sans doute été d'être à côté de Condorcet. Par bonheur, il y avait une place !

**« Tout ce que je fais, je le fais pour séduire Élisabeth », a confié un jour Robert Badinter. Et vous, Élisabeth, tout ce que vous avez fait, était-ce aussi pour séduire Robert ?**

**É. B.** : Ah bon, il a dit ça ? [Sourire.] Je vais être franche avec vous : non ! Pour moi, la question ne se posait pas car il m'a toujours séduite.